

VÉRITABLE CAUSE
DES
CALAMITÉS PRÉSENTES.

NOUS ne pouvons nous le diſſimuler, le Peuple eſt malheureux. Souffroit-il moins avant l'époque à laquelle on attribue ſa miſère ? Il ſouffroit ci-devant, & de plus il étoit avili ; il ſort aujourd'hui de l'opprobre de l'eſclavage, mais qu'il achete cher ſa liberté! Ses anciens tyrans la lui vendent, non point au poids de l'or ; a-t-il jamais eu à ſa diſpoſition au delà de quoi ſatisfaire aux beſoins du moment ? Ils la lui vendent, s'il eſt permis de s'exprimer ainſi, au poids du ſang & de la vie même de chacun des malheureux qu'ils ne peuvent plus opprimer impunément. Voilà des vérités frappantes ſur leſquelles on aime à s'aveugler. Aveuglement déplorable qui donne lieu aux plaintes les plus injuſtes, qui dénature tous les objets, & change les bénédictions que l'on devoit aux amis du peuple en imprécations & en anathèmes. Que ſont devenus ces jours de triomphe où chaque citoyen célébroit à l'envi la conquête de la liberté ? Ce préſent ſeroit-

22

il déjà devenu pour nous un fardeau ! Malheur aux ames viles qui voudroient encore être esclaves, qui préfèrent une servitude qu'accompagnoit la richesse, à une noble & fière liberté capable de tous les sacrifices!...

Il n'en est que trop de ces hommes grossiers pour qui la liberté n'est rien, pour qui l'or est tout. Ils aimeroient mieux périr sous des monceaux d'or, & en s'identifiant avec ce vil métal, perdre les plus belles facultés de leur ame, le sentiment & la pensée, sacrifier leurs plus belles prérogatives, une sage liberté & une noble indépendance, que de vivre tranquilles & heureux à l'abri de leur industrie ou de leurs talens.

Ce sont ces êtres abrutis qui, après avoir découragé le peuple, feignent de le plaindre, & en lui exagérant ses malheurs, l'aigrissent, le soulèvent presque contre ses propres défenseurs.

On entend tous les jours crier contre la prétendue persécution que l'on fait subir à certaine classe d'hommes ; & j'ai vu que les ennemis du bien public trouvoient des apologistes, souvent des amis & des partisans parmi ceux qui leur ont porté les premiers coups. J'ai vu que les décrets de l'assemblée nationale qui rendent à l'homme sa dignité originelle, sa liberté première, qui tendent à mettre fin aux vexations sous lesquelles gémissoit n'aguères presque toute la France, étoient regardés comme attentatoires à la propriété, à la justice, à la liberté même. Quel rai-



ſonnement ! Quels raiſonneurs, ou plutôt quels ſophiſtes !

Quoi ! homme lâche & mépriſable qui ſupportiez ci-devant avec tant d'impatience la morgue & l'orgueil, l'injuſtice & la rapacité de ceux qui vous tenoient dans la ſervitude ; vous oſez bien aujourd'hui ramper devant eux, leur demander pardon d'avoir été juſtes, & tenter de les placer de nouveau ſur le trône de la tyrannie d'où ils vous opprimoient ! Vous comptiez donc vous élever ſubitement ſur leurs ruines !... Vous oſez prendre en main leur cauſe, & perſuader au peuple que ceux qui déchirent le ſein de leur patrie ſont ſes amis !... Vous oſez juſtifier leur fuite honteuſe dans les momens où tous les bons citoyens devroient réunir en faveur de la cauſe commune tout ce qu'ils ont de forces, de fortune, de talens, d'induſtrie !... Eh ! s'ils n'enlevoient à la France que leurs odieuſes perſonnes, nous applaudirions comme vous à leur retraite : mais ils emportent avec eux la ſubſtance des peuples qu'ils ont épuiſés pendant des ſiècles d'uſurpation ; ils abandonnent au déſeſpoir une foule de malheureux, à qui ils perſuadent qu'on les chaſſe de leurs foyers ; ils ont la perfide cruauté d'inſpirer des regrets à des hommes qui à peine ont des larmes à leur donner.... Ne diroit-on pas qu'ils voudroient remplir leur patrie de ſang & de carnage, & qu'en la quittant avec rage, ils jouiſſent d'avance du plaiſir barbare, bien fait pour leur cœur.... oui, il leur tarde de voir arriver un moment déſaſtrueux où les plaines

fertiles de la France feroient converties en un vafte tombeau. Et voilà vos héros !... Voilà des *opprimés* dont la caufe vous touche plus vivement que le fort de tant de familles qu'ils ont vouées à la malédiction, dont ils efpèrent la ruine ! & vous êtes juftes, & vous êtes citoyens, & vous aimez la religion !... Je fuppofe, pour un moment, que ces citoyens fugitifs fuffent réellement perfécutés, qu'eft-ce que l'on pourroit dire en leur faveur, à ne confulter que la loi naturelle ! Qu'ils fuient, qu'ils mettent leurs jours à l'abri, rien de plus jufte. Mais s'ils aiment leur patrie, qu'ils n'oublient pas dans fa détreffe ce qu'elle a fait pour eux dans les jours de fa profpérité ; qu'ils n'enrichiffent pas une terre étrangère des biens dont la patrie n'a fait que leur confier l'adminiftration ; qu'ils ne diffipent point, au milieu de délices que ne partagent pas leurs frères, d'immenfes fortunes qui nourriroient auprès de leur ancien domicile, au fein de la ville qui les a vu naître, des concitoyens qu'ils ont feint d'aimer tant qu'ils ont été leurs efclaves. Ofent-ils bien punir ceux-ci d'avoir, comme d'un crime, enfin fenti qu'ils étoient leurs égaux, hommes comme eux, & peut-être plus hommes qu'eux (1) !

(1) L'argument le plus fpécieux dont on fe fert pour juftifier la fuite des nobles, eft tiré de *la déclaration des droits*, où l'on reconnoît que tout citoyen a droit d'aller & de venir où & comme bon lui femble. Mais cette liberté, qui eft conforme à la loi naturelle, ne peut-elle point, ne doit-elle pas même, dans certains cas, fouffrir quelque exception? Quand un titre fpécial impofe un devoir qui contredit la liberté naturelle, cette liberté-là ne ceffe-t-elle pas au mo-

Il eſt temps de parler, on n'y tient plus : il eſt inconcevable l'eſpèce de fanatiſme avec lequel on plaide la cauſe des ci-devant privilégiés, eux qui, quand ils perdroient les trois quarts de leur fortune, auroient toujours beaucoup au-delà de l'utile & du néceſſaire ; tandis qu'on n'a que de l'indifférence pour le ſort des pauvres. Mais il faut, dit on, reſpecter les propriétés. Le peuple n'a donc point de propriétés ; c'étoit donc par grâce que le noble permettoit au peuple de vivre ; le noble pouvoit donc impunément humilier & aſſervir le peuple ! Qu'on me prouve que le peuple n'a point ſouffert d'injuſtices & de vexations, & je me tais. Mais s'il a été victime de l'inſolence & de l'oppreſſion des *nobles*, je dirai auſſi qu'il faut reſpecter les propriétés ; &

---

ment même ? Un ſoldat placé à un poſte a-t-il le droit de le quitter parce qu'il y va de ſa vie ? Riche, vous êtes citoyen ; & la patrie, en vous comblant de ſes bienfaits, vous a déſigné un poſte honorable. Ce poſte vous impoſe l'obligation de partager avec vos concitoyens les biens immenſes dont vous ne jouiſſez que par la patrie. Si vous craignez pour vos jours, abandonnez lâchement votre poſte, profitez de la permiſſion d'aller & de venir ; mais dès-lors renoncez au titre de citoyen, & parconſéquent au droit de vivre des bienfaits de votre patrie, dont vous apoſtaſiez la cauſe. Il n'y a pas de milieu. D'ailleurs, eſt-il bien vrai que les jours de ces honteux fuyards ſoient en danger ? Quel mal fait-on à ceux de leur claſſe qui n'ont pas le moyen de fuir ? Ne ſont-ils pas ſous la ſauve-garde de la nation ? Il y a eu, dira-t-on, des châteaux brûlés & pillés ! à Dieu ne plaiſe que je juſtifie ces horreurs. Mais je puis bien aſſurer que ſi tous les ci-devant privilégiés s'étoient montrés les amis du peuple, tout le monde ſeroit heureux & paiſible dans ſes foyers.

partant de-là, que de restitutions à faire de la part des ci-devant privilégiés! tous leurs biens, je vous le demande, y suffiroient-ils? Ils sont donc traités avec indulgence.

Parce qu'il aura plu à un *noble* d'apprécier à un très-haut prix le droit ridicule d'être encensé comme un demi-dieu, de partager avec Dieu même le culte souverain, d'être distingué dans le temple de la foule des adorateurs, d'être presque l'idole du peuple, il faudra, pour respecter les propriétés, que le peuple qui n'a plus rien se rachete vis-à vis de cet homme vain, & lui rembourse les frais de sa folie! Oui, j'ai entendu raisonner de la sorte, & plaindre bien haut le *seigneur* qui perd sans indemnité ces sacrilèges avantages.

Il faut en convenir, ils sont victimes, *ces pauvres seigneurs*; & parce qu'ils n'auront plus d'encens à *Magnificat*, parce qu'ils seront tenus de s'humilier devant la Majesté Suprême avec le même respect & les mêmes apparences d'humilité que les simples fidèles, on les persécute, on les chasse de leurs foyers!

François, ô mes concitoyens, que je vous plains, si vous donnez dans de pareilles absurdités!.... Ainsi raisonnent cependant ceux qui font ou accueillent l'apologie des *nobles* qu'une terreur feinte & perfide chasse loin de leur patrie... Quel intérêt vous inspirent donc ces lâches apostats de la cause des pauvres & du peuple, froids apologistes de la conduite la plus insensée & la plus criminelle? Non, je ne reconnois plus la nation françoise, je la

croyois capable de caractère ; & dans les momens où elle devoit déployer toute ſon énergie, elle ſe laiſſe maîtriſer par des frayeurs, elle accuſe ſes défenſeurs & ſes pères, ceux qui travaillent avec tant de zèle à ſa liberté, à ſa proſpérité ! que dis je ? elle redemande preſque ſes anciens maîtres, ſes tyrans !... Ouvrez donc les yeux, François, & reprenez un nouvel effort, ou convenez que vous étiez faits pour l'eſclavage, & couvrez-vous d'opprobre aux yeux de toutes les autres nations. Si vos atteliers ſont déſerts, ſi le commerce languit, ſi toutes les profeſſions, tous les arts, tous les états ne ſont plus encouragés par l'eſpérance du ſalaire, à qui faut-il s'en prendre ? N'ont-ils pas juré, vos ennemis, de vous réduire à mourir de faim? Oui, elles ont retenti dans vos villes ces imprécations qu'ils vomiſſoient contre leur patrie, contre vous, ces hommes dont le ſort vous touche, & que vous avez la foibleſſe de plaindre plus que vous mêmes. Ceſſez donc de calomnier vos vrais amis ; un jour viendra qu'ils auront entre les mains les reſſources dont abuſoient, en vous flattant, ceux qui vous abandonnent ſi impitoyablement à la misére. Dans peu, ſi vous le voulez, dans peu, j'oſe vous le prédire, vous verrez des moments plus heureux: nous les verrions déja, ſi tous les citoyens avoient été animés de l'eſprit public; ſi, au lieu de trouver des approbateurs dans la fuite la plus honteuſe, ceux qui poſsèdent encore les biens qu'ils vous ont ravis, n'avoient pu emporter avec eux que l'opprobre de leur défection.

Il est encore un article fort délicat sur lequel on fait éclater des plaintes. On ne rougit pas d'employer le langage de la Religion en faveur de ces hommes qui, loin d'être religieux, sont même dénaturés. Ils osent l'employer eux-mêmes ce langage que leur bouche déshonore. Oui, des impies qui ci-devant blasphémoient la Religion de leurs pères par leurs paroles ou par leur conduite, ne cessent de crier à la perte de la Religion, & ce cri dont les suites peuvent être si terribles, est répété par des ministres que leurs sentimens religieux honoreront toujours, mais que leur esprit & leurs vues servent mal.

Si la Religion étoit en danger, croit-on de bonne foi qu'on l'affermiroit par des cris de forcénés ? Comment, par quelles voies a-t-elle fait la conquête du monde ? Par la voie de la douceur & de la persuasion. Quand a-t-elle été plus florissante ? Lorsque l'église a été moins riche, lorsque ses ministres, ignorant la politique du monde, se vouoient tout entiers aux travaux du ministère. Ah ! si les apôtres n'avoient eu d'autre éloquence que les murmures, les menaces, les invectives ; si, pleins de l'esprit du siécle, parés des livrées du luxe & de la mondanité, ils avoient lancé contre les riches les anathêmes de l'évangile ; ou annoncé aux affligés, aux pauvres les bénédictions que J. C. leur promet, qui des uns ou des autres auroit cru à leur parole ? Ils étoient éloquens, parce qu'ils n'avoient d'autre but que la gloire de Dieu &

la sanctification des peuples ; ils étoient persuadés que les biens de la terre étoienr un trop foible dédommagement des sacrifices volontaires qu'ils avoient fait à la religion de J. C. , & ils parloient librement aux grands , aux maîtres de la terre , parce qu'aucun intérêt ne leur fermoit la bouche : *Loquebar de testimoniis tuis in conspectu regum.*

Ministres des saints autels , vous aimez la Religion , dont le dépôt vous a été confié. Je l'aime comme vous , & de tous les biens , c'est selon moi le plus précieux pour l'homme , on plutôt tous les biens ne sont rien en comparaison de la vérité , dans le sein de laquelle nous avons eu le bonheur de naître. Mais qui est-ce qui vous empêche de l'aimer cette Religion sainte, de la pratiquer dans toute sa pureté, dans toute sa perfection, de la prêcher sur les toîts ? Peuples fidèles, quel obstacle met-on à votre dévotion, à votre piété ?..... Mais on permettra l'exercice de différens cultes. Qui est-ce qui vous l'a dit ?

Et quand cela seroit, aurions-nous des entraves dans la profession du nôtre ? La providence n'a-t-elle pas mêlé les méchans avec les bons ? Ceux-ci peuvent-ils s'en plaindre, & dire qu'ils ne sauroient aimer & pratiquer la vertu, parce qu'ils ont sans cesse sous les yeux les exemples du vice ? Il est des hommes qui semblent s'imaginer que Dieu leur a confié le gouvernement de ce monde, & qui aimeroient mieux bouleverser tout un empire,

que de se soumettre à l'ordre établi, quand il ne cadre pas avec leurs idées.

Pour remédier donc à tous les maux dont nous nous plaignons, il existe des moyens puissants & même efficaces. D'abord, écartons les chimères que l'imagination réalise, & rendons justice à qui elle appartient. Reconnoissons nos vrais amis où ils sont, & n'allons pas imprudemment regretter des ennemis qui feignent de nous plaindre & voudroient nous égorger. En second lieu, soumettons-nous à l'autorité légitime. Nos représentans en exercent-ils donc d'autre que celle que nous leur avons confiée nous-mêmes? Que nous sommes legers & superficiels! Il n'y a pas un an que nous nous abandonnions avec enthousiasme à la joie & à une espèce de triomphe. Aujourd'hui on chancelle, on varie dans ses opinions, on voudroit encore être avili, on redemande des fers!... Réunissons tous nos esprits & toutes nos volontés; les malheurs dont on nous menace n'auront pas lieu; les espérances criminelles de nos ennemis seront trompées, la constitution s'achevera malgré les obstacles par lesquels on prétend la traverser & la détruire, bien-tôt nous jouirons des avantages qu'elle nous promet. Insensés que vous êtes! Espérez-vous des fruits d'un arbre avant qu'il soit en état de produire? Quant aux moyens de faire revivre l'abondance du numéraire, dont la source a paru tarie par la défection des riches propriétaires, reposons-nous sur la sagesse de

l'assemblée nationale ; elle saura bien rappeller dans leur patrie d'infâmes fugitifs, des enfants ingrats & parricides qu'elle n'a certes point enrichis, pour qu'ils allassent porter ailleurs des bienfaits dont ils se montrent si indignes.

Je ne peux répandre toute mon ame comme je le voudrois. Je conçois malgré-moi trop d'indignation contre les froids sophismes d'hommes indifférens qui se disent brûlés du beau feu de l'amour de la patrie. Les égoïstes ! cette flamme céleste échaufferoit plutôt le marbre, qu'elle n'arracheroit de leurs cœurs un soupir en faveur du peuple & des malheureux. Par fois cependant ils se sont montrés patriotes : c'est la pierre dont on tire une étincelle, & qui n'en reste pas moins froide... Puissent ces réflexions corriger les erreurs qu'ils ont répandues! Puissé-je être assez heureux, pour détromper ceux qui se sont laissés séduire par de fausses idées de justice ! Comme si on pouvoit être juste, en conservant à des particuliers le droit d'appauvrir & d'affamer des villes & des provinces !